

Extrait du FAKIR | Presse alternative | Edition électronique

<http://www.fakirpresse.info/Voyage-au-sommet-de-l-oligarchie.html>

Voyage au sommet de l'oligarchie : La France de tout en haut (1)

- Articles -



Date de mise en ligne : jeudi 25 octobre 2012

Copyright © FAKIR | Presse alternative | Edition électronique - Tous droits

réservés

Après les Zones industrielles picardes, Megève.

Après les prolos, la France de tout en haut - et son tournoi de polo.

On y allait comme le chrétien part en Terre Sainte : dans l'attente d'une révélation. Ici, l'exploitation allait se montrer à nue. Ici, nous allions découvrir leur secret, on titrerait genre « Le Mystère des Riches enfin résolu ! »

Mais c'est justement l'inverse : Megève fonctionne comme un masque. Cette ville offre un négatif de la vie qu'ils imposent aux autres, ailleurs...

« Ici, Norbert Dentressangle est en train de se faire construire un énorme chalet. Ça doit valoir dans les 5 millions d'Euros, même plus... Sur votre droite, on passe devant chez Filipacchi, l'ancien patron d'Hachette... De l'autre côté, vous avez Givenchy... Et dans les parfums toujours, Lindsey Owen Jones, l'ex-PDG de l'Oréal... Tiens, c'est la famille Pollet. Mais si, vous connaissez : La Redoute... De ce côté-ci, les Rotschild installent tout un complexe de grand luxe... »

Sur les hauteurs de Megève, dans sa Panda 4x4, Anne-Catherine (on a changé le prénom, elle tient à sa réputation) nous offre un tour de CAC 40, les résidences d'hiver des grandes fortunes. Elle les connaît bien. Parce qu'elle en est, à moitié : unique héritière d'une boisson gazeuse, cédée à un groupe japonais. Parce qu'elle leur en a vendu, surtout, des villas perdues dans la montagne.

« J'ai tenu une galerie de tableaux. Ils achetaient des tableaux, des tableaux de merde, des tableaux italiens, qui étaient moches... C'est là que j'ai découvert que, vraiment, y avait beaucoup d'argent. Ensuite, j'ai ouvert une agence immobilière, plutôt spécialisée dans le standing. Je m'étais trompé : de l'argent, y en avait pas beaucoup, mais beaucoup beaucoup beaucoup. Je me souviens d'un jour, à midi moins le quart, je vois arriver une voiture de location, avec un mec en imperméable tout crade, une grosse bonne femme :

"- Est-ce que nous pourrions voir trois quatre logements ?

- Revenez cette après-midi, je leur dis, je vous montrerai tout ça."

Le soir, une amie, dans la concurrence, m'appelle : "T'as eu des clients vers midi, aujourd'hui. Tu les as mal reçus ?

- Oh c'était rien, des fauchés...

- Ouais, eh bien, tes fauchés, c'étaient les Mulliez. Ils m'ont acheté un immeuble avec dix appartements."

En dix minutes, ils avaient lâché plus de 20 millions de F de l'époque... »

Ça ferait plaisir aux caissières de Auchan, sans doute, de découvrir ce bout de paradis. Même si, au fond, y a pas grand-chose à voir. Juste des portails électriques qui coulissent, des grands murs, des bâtisses de bois.

« Les grosses familles, elles ont des gros chalets, avec piscine, tout le luxe, donc elles font la fête à l'intérieur. Alors qu'avant, c'étaient des plus petits chalets et ils sortaient, on les croisait au village. Maintenant, ils mènent leur vie entre eux, ils reçoivent à domicile. »

C'est tout le problème, pour un reportage chez les riches : pas facile de les approcher. Y a des digicodes à l'entrée, et quand on sonne, c'est une bonne à la peau brune et à l'accent du sud qui ouvre : « Monsieur n'est pas disponible ». Y a des carrés VIP où on doit montrer "pass" blanc avant de pénétrer. Y a des « chargés de com' », qui vous tiennent à distance avec courtoisie. Y a, en plus, que votre porte-monnaie ne suit pas : pas question de les accompagner dans leur restau favori (vous mangez sur le parking une tranche de jambon Petit Casino), encore moins dans leur hôtel préféré (vous logez dans un Formule 1 en bas, du côté de Cluses).

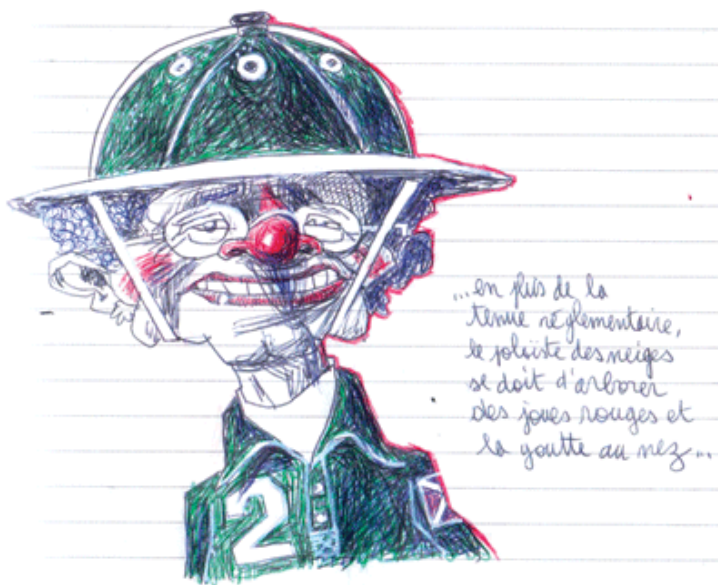
333 Euros la minute...

« Bienvenue à la douzième édition du Polo Masters de Megève, hurle le commentateur dans sa sono. Les conditions climatiques ne sont pas bonnes, les températures sont très élevées... Voilà pourquoi notre tournoi s'est réfugié sur la patinoire... »

On n'a pas choisi notre week-end au pif, en cette mi-janvier : c'est le Polo des Neiges, avec ses hautes figures.

« Monsieur Laurent Dassault, aux couleurs du Mont d'Arbois, de la famille Rotschild, fait un tour d'honneur en ce moment, poursuit le commentateur. Face à lui, l'équipe JetFly. » En tant que reporter sportif, fan d'équitation, on compte bien causer de leur passion...

Une passion qui « coûte cher », admet Sébastien.



Au bar, après un coup de crosse (on dit « maillet ») pendant un match, ce promoteur immobilier, du côté d'Aix, se colle un bout de pansement sur le bout du nez : « Le budget moyen, c'est entre 15 et 25 000 Euros par tournoi. » Comparé à Laurent Dassault (le fiston des avions), ou à Philippe Charriol (le PDG des montres de luxe), lui fait presque figure de prolo du polo. Qu'on aborde la question financière ne le choque donc pas : « Celui de Megève, ça monte minimum à 30 000 Euros. Sur trois jours. Pour les autres, ici, vous doublez, vous triplez...

-Combien ça fait de la minute de jeu, alors ?

-Ça fait beaucoup. » Amusé, il sort son portable et tapote : « Trois parties de trente minutes, soit 333 Euros la minute de jeu. » Heureusement, il détient une recette pour diminuer les coûts : « On peut défiscaliser à hauteur de 60 % quand on est sponsorisés par sa société. » C'est donc l'État, ouf, nous tous, qui régalaux aux deux tiers pour cet amusement. Pardon : cet investissement...

Mais 30 000 Euros - Sébastien a aperçu nos yeux ronds - jamais on ne parviendrait à les claquer en trois jours ! Faut en bouffer à la truelle, des kilos de caviar ! Plonger dans des baignoires de Dom Pérignon ! « Mais 30 000 Euros, ça correspond à quoi ?

-Les femmes se rasent assez vite des passions des hommes. Donc aller à Deauville, à Megève, La Baule, à Saint-Tropez, ça fait passer la pilule. Avec une offre de services à côté. »

Un joli euphémisme, « offre de services », pour causer des hôtels quatre étoiles et autres boutiques Hermès. Reste que, 30 000 Euros, ça en fait des sacs à remplir de fourrures...

« Surtout, poursuit Sébastien, faut payer les chevaux, les joueurs, les petiseros... »

Faut saisir ça, cette différence : sur un terrain de foot, ou de rugby, ou de hand, tous les coéquipiers sont égaux, les barrières sociales tombent le temps d'une rencontre, seules comptent les qualités physiques. Pas au polo. Qui est un sport extrêmement hiérarchisé : la haute ne l'affectionne pas par hasard. Ici, au sommet, se trouve « le patron » - son vrai nom, je n'invente rien, la sociologie se livre à nu. Amateur, c'est le moins doué, mais il fait office de capitaine. C'est qu'il paie ses coéquipiers, des professionnels, souvent argentins - la patrie du polo - pour galoper à ses côtés. Le dernier échelon, c'est le « petisero » : le palefrenier, le valet d'écurie (mais ça fait plus classe en espagnol), qui ramasse le crottin des canassons et leur apporte les croquettes.

« Ce qui est bien, conclut Sébastien, c'est que dans ce milieu, on est en contact avec toutes les classes sociales. » Et ce qui est encore mieux, c'est que chacune reste à sa place...

« Le Polo Masters s'est réfugié sur la patinoire... mais même ici, même avec du produit, il a fallu beaucoup d'efforts pour faire geler la neige... » Tandis que les chevaux tournoient dans la gadoue, le commentateur poursuit sa plainte du climat : « J'espère que la nuit sera fraîche... Pourvu que la température descende de quelques degrés avant la finale demain... J'ai l'impression que malheureusement la surface est en train de s'abîmer un petit peu... » Autour du terrain, on assiste à une exposition de 4 x 4 - dont un Honda sera offert au gagnant. Et la sono fait entendre ce cri d'effroi de l'organisateur : « Quand va-t-on retrouver un climat de saison ? », avant de recommander, dans la phrase d'après, la compagnie « JetFly » - qui sponsorise une équipe.

Le match s'achève.

Laurent Dassault « fils du sénateur, frère du député et petit-fils du grand avionneur qu'était Marcel Dassault » sort du terrain. De la buée remplit ses lunettes. De la sueur coule long de sa tempe.

« Je porte le maillot du Mont d'Arbois, de la famille Rotschild. Ce sont des amis à moi, de longue date, et je suis très fier de porter leurs couleurs. D'autant plus que nous avons un vin en commun en Argentine, qui s'appelle Fetcha de los Andes, et c'est un lien de plus qui nous unit à la famille Rotschild. » Une imbrication des dynasties capitalistes jusque dans les loisirs. « Je joue à Bagatelle en juin, à la Baule avec mon ami Jean-François Decaux [héritier des sanisettes et des panneaux Decaux], il m'arrive de jouer à Deauville. J'ai joué dans le désert, sur le sable, dans l'Emirat d'Abou Dhabi. J'ai joué en Argentine, au Chili, au Brésil. J'ai joué en Arabie Saoudite. Chaque fois que je peux jouer, j'emmène mes bottes. C'est un sport à la portée de chacun, tout le monde peut prendre un maillet et taper une balle. »

Et se payer trois quatre chevaux.

Ça sent le crottin sous la tente.

« Je m'occupe de la diversification du groupe, l'immobilier, le vin, les participations à l'étranger. Et je m'amuse beaucoup. Si vous ne vous amusez pas dans votre métier, ça ne sert à rien... » Il me traitait gentiment, sans arrogance, me guidait vers le salon VIP : comment le dépeindre en exploiteur ?

C'est la vérité, pourtant.

La froide observation des faits.

Il suffit de lire la presse du mardi 20 mai 2008 : « La crise semble épargner l'aviation d'affaires. Après un excellent cru 2007 et malgré un pétrole cher, elle continue de bien se porter. » C'est Le Figaro, le quotidien du groupe Dassault, qui nous en informe dans ses pages saumon : « Ces quatre mois, Dassault Aviation a connu une activité commerciale assez bonne... 2007 avait été une année record avec 212 commandes de jets... "40 % des commandes sont passées par des entreprises et des particuliers qui ne possédaient pas d'avion" explique Alain Aubry, directeur des ventes de Dassault Aviation ».

Mais Le Figaro omet un détail l'actualité aéronautique. Il faut lire Les Échos, alors, toujours ce mardi 20 mai : cette « production qui va augmenter de 50 % d'ici trois ans » chez Dassault s'accompagne d'une « seule ombre au tableau », « une amplification des délocalisations ». Que confirme le PDG, Charles Edelstenne : « Les délocalisations constituent une arme décisive et nous allons être contraints d'y avoir de plus en plus recours... La démarche naturelle va être la délocalisation dans des zones dollar ou à bas coût, comme cela a été fait par l'industrie automobile... »

Ils construisent ce monde où la délocalisation, la quête planétaire des plus bas salaires, est présentée comme « naturelle » - même lorsque « Dassault Aviation enregistre une forte progression de son bénéfice net de 46 % au premier semestre ». Derrière ce « naturel », masqué, sans cesse, il faut révéler tout le « social » au contraire, tous les rapports (lointains) de domination - qui font de Laurent Dassault, gentil ou pas, arrogant ou pas, un exploiteur, avec son père, ses frères, ses pairs. Avec les camions Dentressangle, avec les hypermarchés Auchan, qui tous s'enrichissent sur le travail en miettes, sur les dimanches ouvrés, sur les temps partiels contraints, sur les salaires rognés, sur les pauses décomptées, sur la Pologne, la Chine, l'Inde moins chères, sur les exonérations fiscales, et les spéculateurs autour qui s'enrichissent sur l'enrichissement, sur l'art en hausse, l'immobilier en hausse, le luxe en hausse, tous les marchés de l'inutile qui prospèrent sur l'inégalité.

Mais il faut se forcer pour rétablir ce lien.

On va se forcer...

Leur décor...

Des chevaux, de l'écologique, du luxe rustique... Voilà l'univers enchanté que décrivent les amateurs de Megève. L'image qu'ils souhaitent avoir d'eux-mêmes.

« C'est une grande marque internationale... Il y a quatre-vingts boutiques Charriol à travers le monde, plus de 3000 magasins... J'ai d'ailleurs créé une montre Megève il y a une petite dizaine d'années. »

J'ai l'air d'un con. « Charriol », je ne connaissais pas : je ne prête pas assez attention aux pages de pub du Nouvel Observateur (la plus modeste des breloques chiffre 499 Euros sur prixrikiki.com). Et c'est son PDG lui-même qui, en dégustant un thé, d'une voix lasse, me décrit son empire - m'accordant dix minutes comme un mauvais moment à passer.



« Depuis douze ans, je suis un sponsor fidèle du Polo des neiges. C'est qu'à Megève, il existe une culture du cheval... Avec ma famille, d'ailleurs, pendant quinze ans, nous avons pratiqué l'art de se servir de calèches : l'été, les calèches étaient tirées par des trotteurs, et l'hiver par des traîneaux russes à quatre chevaux.

-Tout ça au milieu des 4 x 4 !, je le félicite.

-Le cheval peut passer là où le 4 x 4 ne passe pas. Le cochet attendait. Je montais au ski en calèche. Le mariage de ma fille s'est déroulé avec toutes les calèches, la grande calèche avec six alezans blancs... Nous étions écologiques avant l'heure. Notre chalet, de cinq étages, est tout en chêne. Nous avons un vrai goût de l'étable, on en trouve tout autour. »

A l'entrée de la ville, les panneaux « Megève » sont en bois. Le palace où Nicolas et Carla ont résidé, pour leur Saint-Valentin 2009, se nomme modestement « Les Fermes de Marie », avec des murs décorés (nous l'avons visité) d'antiques semoirs, de tamis paysans - mais avec des suites royales aux jets d'eau multidirectionnels et tout le bataclan. « Authentique », « naturel », ces adjectifs reviennent dans toutes les bouches et dans toutes les boutiques. Une étrange alliance, un oxymore, « luxe rustique » définit parfaitement, sans doute, cette place forte de la

bourgeoisie. Car ils veulent tout, et ils ont tout.

Le luxe, bien sûr, les salles de bains avec hammam, les masseurs à portée de main, le champagne à volonté, les petits fours sur commande, les Blackberry dans chaque poche, toute la panoplie des hautes technologies. Et à côté de ce luxe, les signes du rustique. Les signes de la simplicité. Les signes de la pauvreté. Les signes, même, du populaire. Qu'on ne les enferme pas dans une identité sociale, de « *gros riche* ». Que ces businessmen, âpres au gain, champions des tableaux Excel, s'offrent une autre image d'eux-mêmes, le temps des vacances : « *proches des traditions* », soucieux de « *l'artisanat local* », comme l'énonce Philippe Charriol, vivant « *au rythme de la terre, avec lenteur, et donc la traction hippomobile s'y prête parfaitement* ».

« *Le rythme de travail, c'est le contraire. Avion, hélicoptère... C'est pour cette raison, au passage, que j'ai choisi Megève comme villégiature. J'habitais souvent à New-York, à Hong-Kong, à Shanghai, avec un système de multi-résidences, un pied sur chaque continent, qui me permet de suivre mes affaires et le soleil. J'ai étudié les approches aériennes en provenance d'Asie, d'Amérique, et j'ai conclu que Megève était un bon point de chute. C'est très pratique : j'atterris à Genève, et en trente minutes je suis dans mon chalet.* »

Voilà la marque des nouvelles élites : leur mobilité. A l'inverse des vieilles fortunes, ancrées sur un territoire, eux n'appartiennent à aucune patrie, ne sont attachés à aucun lieu - sinon, à la rigueur, leur lieu de vacances. C'est un mode de vie ordinaire chez les dirigeants - que le designer Philippe Starck pousse jusqu'à l'absurde : « *Je cumule souvent deux cheminées dans chaque chambre de mes vingt et une maisons. Pour aller d'un endroit à un autre, on a un avion dans lequel on habite. Nos vingt-sept motos sont réparties dans le monde, le même modèle, la même couleur, avec la même clé. On peut aussi en embarquer deux dans l'avion.* »

Comment s'étonner, dès lors, que le moindre volcan qui fume au-dessus de l'Europe, ou des pistes d'aéroport bloquées par la neige, ou un Eurostar en retard sous le Channel, fassent aussitôt la Une des radios et télévisions ? Que les médias, les ministres, jusqu'à la Commission européenne, en soient scandalisés, commandent des rapports, réclament des sanctions - bien plus que, par exemple, les 190 000 foyers qui, en 2010, se sont fait couper le gaz et se chauffent à la bougie ? C'est qu'ici, on attend à une valeur clé de l'oligarchie : le déplacement. Le bougisme - qu'ils nous instillent. Rester mobile, sans obstacle, sans frontière : voilà qui devrait être ajouté à la Déclaration des Droits de l'Homme Blanc...

« *Et depuis quand vous êtes installés à Megève ?*

- *Depuis l'époque où François Mitterrand est arrivé au pouvoir : y avait un grand down-turn dans l'immobilier en France, en particulier dans les endroits comme ici. On a acheté ce chalet magnifique, avec beaucoup de salles de bain, une piscine. Mais la station, elle, déclinait un peu. Ensuite, dans les années 90, nous avons participé au renouveau de Megève avec le polo, les calèches, les sculptures... Yes ?* » Il décroche son téléphone : « *Oui, j'arrive... Je suis en train de finir mon interview...* » Il raccroche, remet son manteau : « *Je vais y aller parce que mon équipe va bientôt jouer...* » Dans sa poche, il cherche un portefeuille.

« *Laissez, je vais régler.*

- *Très bien.* » Il me salue. « *Au revoir.* »

Ce serait tellement plus simple s'ils se montraient méchants, hargneux, arrogants. Ils répondraient à nos stéréotypes, et on les détesterait d'emblée.

Mais là, non. Juste une pointe de sécheresse.

Je retourne l'addition : pffff.

Vu les tarifs, je vide entièrement ma théière. Je lape ma tasse jusqu'aux dernières gouttes, en relisant mes notes : « *les calèches* », « *l'avion* », « *l'authentique* », je suis déçu. Pas de grande révélation, non. Mais qu'attendrait-on ? Même en entrant dans le carré VIP, même en assistant à leurs dîners privés, même dans leurs chambres à coucher, pas sûr que j'obtienne de grandes confessions. Lève-t-on un coin du voile, au moins, avec ces discussions ? A peine. Au contraire, même.

Oui, au contraire !

Une intuition perce en moi, en cet instant : je venais ici pour découvrir comme un secret, pour résoudre « *Le Mystère des Nantis* », pour affronter de près le visage hideux de l'Exploitation. Mais c'est l'inverse, justement, qui se passe : à approcher les riches, surtout durant leurs loisirs, on ne comprend rien de leur enrichissement. Megève fonctionne comme un masque, comme un voile pudique posé sur leur extorsion. Et c'est tout l'intérêt, alors : cette ville offre un

négatif de la vie qu'ils imposent aux autres, ailleurs.

...et son envers

Derrière le décor, maintenant, se cachent pollution et exploitation.

Les deux mamelles de leurs fortunes.

—
C'est-à-dire ?

Leurs chalets sont nichés dans un repli de la montagne, avec vue sur ce paysage escarpé, un silence troublé par le « floc... floc... floc... » de la neige qui fond aux fenêtres : un grand bol d'air frais, du « 100 % naturel » comme ils disent. Mais quel monde construisent-ils, sinon, pour se rendre au plus vite de Paris à Tokyo, de Madrid à Nairobi ? Il faut des aéroports, des lignes à grande vitesse pour cette clientèle pressée et prisée : « *Jets privés : ne vous en privez plus !* » titre Le Figaro. « *Les very light jets se vendent par centaines* », « *les villes françaises déroulent de plus en plus le tapis rouge aux avions privés* », « *l'hélicoptère est devenu le complément de l'avion d'affaires et même du TGV grâce au projet d'implantation d'une hélisurface près de chaque gare* », etc. Et surtout, des autoroutes.

Des autoroutes partout, les « 12 000 kilomètres de voies rapides » réclamés par le patronat européen (voir Fakir n°40), et vite accordés par la Commission, plus des trous dans les Pyrénées, dans les Alpes, sous la Manche. Et pourquoi déverser tout ce béton ? Pas pour le rapprochement entre les peuples, non. Pour que les industriels, les grands distributeurs, fassent produire leurs marchandises plus loin, moins cher, dans les « PMO » comme ils disent, les « *Pays à bas coût de Main d'Ruvre* », et ramènent ces chargements dare-dare vers les marchés de consommation. Leurs profits naissent de là, de ce défilé de camions.

Dans nos campagnes, après ça, autour de nos cités, allez admirer le paysage, écouter le chant du vent, respirer un grand bol d'air pur : des tranchées bétonnées déchirent tout le pays. Tout le pays ? Non : un petit bourg des Alpes résiste... Et qui y voit de l'ironie ? Les Mulliez résident ici, les Dentressangle également - eux dont les poids lourds sillonnent l'Europe. Sans aucun risque qu'une autoroute ne passe sous leurs fenêtres...

Voilà pour l'écologie.

Mais le social, également, doit se lire à rebours. Que de courtoisie, ici ! C'est un univers sans saillance, tout douillet, comme si nous étions entourés de coton, avec des voix douces, une ambiance douce, une musique douce, des visages doux, rien qui accroche, tout glisse, tout lisse. Tandis qu'au dehors, ils bâtissent un monde de violence.

La semaine dernière, dans un foyer d'urgence à Bourg-en-Bresse, je rencontrais un routier international : « *Il me reste plus que ça*, me montrait-il dans sa chambrette : *une commode et de l'informatique... Je faisais l'Espagne, l'Allemagne, les pays de l'est. Je dormais très peu, du lundi au dimanche. Dès que c'était férié dans un pays, je passais dans un autre. J'ai jonglé comme ça durant des années. Le patron me réclamait ça, sinon "les étrangers étaient plus rentables" il me prévenait... Et puis, avec la fatigue, j'ai déprimé... des hallucinations sont venues... Je conduisais dix minutes et je stoppais net : j'avais l'impression qu'un monstre était monté dans ma cabine... J'ai fait arrêt maladie sur arrêt maladie, et maintenant j'ai tout perdu.* » Ces dernières années, Norbert-Dentressangle fait pression, avec succès, auprès des gouvernements, auprès de l'Europe, pour accroître le tonnage des camions, les horaires de travail, leur flexibilité. Et il écrème ses routiers nationaux, leur préfère des slaves moins coûteux, ou des auto-entrepreneurs qui s'auto-exploitent. Et qui, pour certains, s'auto-suicident : deux la même semaine...

« *On peut l'enlever, ce bazar à la con. On peut même le jeter au feu...* »

Nous voici dans le Nord, désormais, près de Roubaix, au centre de l'empire Mulliez. Un conflit s'achève chez les Pimkie : les filles de l'atelier démontent la tente, le brasero s'éteint, et de dépit, Mado y jette le badge qu'elle portait sur sa poitrine. « *Y avait Gérard sur un tas d'or... et c'était inscrit : "Les Mulliez doivent casquer". Mais ils ne vont pas casquer, ils ont encore gagné. On n'a pas un jour de grève de payé. Sur les 190 licenciements, y aura pas un reclassement.* » C'est la peur qui se lit, ici, la peur du lendemain, pour soi, pour ses enfants.

D'après un expert, le taux de profit, chez Pimkie, voisinait les 20 %. Chaque employée versait, chaque année, l'équivalent de 7 600 Euros en dividendes aux actionnaires Mulliez, plus de sept mois de salaire net. Encore insuffisant : déplacée en Pologne, la logistique reviendra moins cher. Et à aucune de ces petites mains, ce fort chrétien patron n'a offert de place comme vendeuse, dans les Boulanger, Gémo, Décathlon, Auchan, du centre commercial de Tourcoing, juste à côté. Où une caissière témoigne à son tour : « *Pendant sept ans, ils nous ont payés en dessous du SMIC. On avait beau accepter les temps partiels, les coupures le midi, ça ne suffisait pas : il fallait encore que, sournoisement, ils rognent sur notre paie. La CFDT a fini par s'en apercevoir, mais on a perdu toutes ces années.* »

Megève, maintenant. Autour de moi, dans cette salle, par la vitrine, nul reflet de cette peur, de ces combines, de ces conflits. Ils sont brutaux, quotidiennement. Impitoyables, indirectement. Mais ce lieu est fait, justement, pour dénier cette violence. Pour cacher leur tyrannie. Pour purifier leurs fortunes. Pour leur laisser l'âme tranquille, avec au coeur la certitude d'un monde apaisé.

Ça fait penser aux portraits que publient d'eux la presse - ou aux livres à leur propre gloire. Les nababs ne se montrent plus, sérieux, derrière leur bureau, ou devant un paperboard, préparant une OPA, fermant un site, encaissant leurs stock-options. Non, Jean-Marie Messier s'affiche un sandwich à la main et un trou à la chaussette - et dans les premières lignes de son autobiographie, *Mon vrai journal*, il caresse un loup au fin fond du Canada... Quel romantique ! Et le banquier allemand Rainer Engelke, le voilà qui s'exhibe, pour *Le Monde 2*, dans sa position habituelle : allongé dans la paille... Et de quoi parle Bernard Arnault, dès les premières lignes de sa « *Passion créative* » ? De musique ! « *Quand je joue du piano, ma femme trouve toujours mes tempi trop rapides.* » Et la quatrième de couverture dévoilait toutes les qualités de ce « *personnage captivant* » : « *pianiste, il a joué avec Seiji Ozawa à Tokyo ; mécène, il aide des causes humanitaires ; amateur d'art, il vient de racheter l'enseigne de vente aux enchères Phillips.* » Quant à Daniel Bernard, l'ex-PDG de Carrefour, « *débarqué* » avec 38 millions d'Euros d'indemnités, désormais conseiller chez Mc Kinsey, vice-président de Kingfisher le n°3 mondial du bricolage, siégeant au conseil d'administration de Cap Gemini, dirigeant sa société d'investissement Provestis, consultant pour le gouvernement chinois, etc., c'est en vérité un homme d'esprit qui nourrit bien des « *rêves* » : « *Comme celui d'écrire un ouvrage sur Wagner et Eschyle afin de comparer les dramaturgies nordiques et grecques. Ou encore, dénicher une forêt sans château. Mais le comble du luxe serait d'arriver à créer un jardin qui donnerait des fleurs toute l'année...* » Ainsi relèguent-ils à l'arrière-plan leur richesse, presque secondaire, anecdotique - que l'on oublie la cruauté de cette appropriation, que l'on oublie Marie, par exemple, caissière à Carrefour, en temps partiel contraint, 30 heures pour « *837 euros et 63 centimes* », à qui on offre une boîte de chocolat à 2,50 Euros en guise de treizième mois, au moment où l'ancien PDG (wagnérien fleuriste) ramassait le pactole. Le temps d'une photo, le carnassier se déguise ainsi en bohème.

Megève remplit la même fonction : cette station, c'est l'image qu'ils veulent se donner d'eux-mêmes. Et ils y croient. En toute bonne foi : à Paris, on aperçoit la tour Eiffel de partout - sauf, justement, perché sur la tour Eiffel. De même, ici, on n'aperçoit rien de l'Exploitation : on est assis le cul dessus.

Très prochainement, la suite du dossier « *Voyage au sommet de l'oligarchie : La France de tout en haut* »